

Lorena A. Hickok

L'histoire d'Helen Keller

Traduit de l'américain par

Renée Rosenthal

ROBERT LAFFONT

*« À la mémoire de Maîtresse qui entraîna
une petite fille hors des ténèbres et lui
donna le monde... »*

Helen Keller

CHAPITRE PREMIER

LE SILENCE ET L'OBSCURITÉ

Par une belle soirée du mois de septembre 1886, la famille Keller était réunie au salon. Le capitaine Keller lisait distraitemment son journal. Il finit par le poser à côté de lui et regarda par-dessus ses lunettes sa fille aînée Helen qui, pelotonnée dans un fauteuil, serrait contre son cœur une grande poupée de chiffon.

– Helen a maintenant six ans, dit le capitaine. Son esprit, en admettant qu'elle en ait un, est enfermé dans une prison. Il ne peut pas en sortir et personne ne peut lui ouvrir la porte pour l'aider. La clé a été perdue ; personne ne pourra la retrouver.

Mme Keller, qui était en train de coudre, releva la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes.

La tante d'Helen se mit en colère :

– Arthur, vous n'y connaissez rien. Moi, je vous dis qu'Helen est beaucoup plus intelligente que tous les Keller réunis.

– Helen est peut-être un génie, dit le capitaine tristement, mais à quoi cela lui servira-t-il ? Personne n'en saura jamais rien. Elle n'en fera profiter personne.

Les paroles de son père ne pouvaient pas blesser Helen : elle ne les entendait pas. Frappée à deux ans par une congestion cérébrale, elle était restée sourde-muette et aveugle. Il n'y avait, croyaient ses parents, aucun moyen de communiquer avec elle. Elle était murée pour toujours dans le silence et l'obscurité.

Helen descendit de son fauteuil et se dirigea à tâtons, en se guidant sur le bord de la table, jusqu'au berceau qui se trouvait près de sa mère. Ce berceau, Helen le connaissait très bien ; c'était le sien, elle y avait dormi lorsqu'elle était toute petite. Ses mains savaient le reconnaître, le retrouver. Elle aimait y coucher sa poupée, la border, la bercer.

Depuis quelques temps, Helen était inquiète ; le berceau n'était plus libre, la place était prise. La mère d'Helen la repoussait lorsqu'elle s'en approchait pour y coucher sa poupée. Il y avait quelqu'un dans le berceau, quelqu'un qui remuait bras et jambes, quelqu'un qui n'était pas une poupée. Helen n'avait aucun moyen de savoir que ce quelqu'un était sa petite sœur. « Quelqu'un » n'avait pas de prénom. Pour Helen, c'était « elle », la voleuse qui avait pris son berceau et qui prenait souvent aussi sa place favorite sur les genoux de sa mère.

Une fois de plus, « elle » était là. La main d'Helen avait senti le petit corps chaud du bébé, bordé dans les couvertures moelleuses. En poussant des cris rauques et discordants, qui ressemblaient plus aux grognements d'un chien qu'à une voix humaine, Helen arracha les couvertures et renversa le berceau pour chasser l'intruse. Heureusement, sa mère rattrapa le bébé avant qu'il tombât par terre. Le capitaine saisit Helen par les épaules et la secoua violemment :

– Voilà qui règle la question du génie, dit-il avec amertume. Helen est en tout cas un génie maléfisant. Il faut l'envoyer dans une institution spécialisée.

Mme Keller, encore bouleversée par l'incident, se remit à pleurer :

– Non... non... non ! supplia-t-elle. Nous ne pouvons pas l'abandonner... Ces maisons sont destinées à recevoir des débiles mentaux, des arriérés. Helen

n'apprendra rien, on la laissera dans son coin toute seule, elle ne fera aucun progrès et elle sera très malheureuse loin de nous.

Le capitaine Keller tenait toujours d'une main ferme Helen qui se débattait et donnait des coups de pied. Il reprit plus doucement :

– Que pouvons-nous lui apprendre, nous ? Nous avons essayé de lui donner des leçons... Comment ? Nous n'en savons rien. Nous ne pouvons plus la garder ici. Elle est trop grande, trop forte, trop dangereuse pour sa petite sœur. Un jour elle la tuera.

Pendant ce temps, dans la tête de la pauvre Helen, c'était une ronde de pensées vertigineuses qui se bousculaient. « Pourquoi me font-ils cela, pourquoi, pourquoi ? »

Helen ne connaissait pas les mots. Tous les gens qui l'entouraient étaient pour elle des « ils ». Des « ils » qu'elle distinguait parfaitement : son père, sa mère, sa tante, Martha Washington, la fille de la domestique noire, qui jouait quelques fois avec elle.

« Ils », c'étaient des mains ; des mains qui la guidaient, qui la tiraient très vite en arrière au moment où elle allait se cogner contre un meuble, qui la relevaient quand elle était tombée, des mains qui lui donnaient à manger, qui lui donnaient des jouets. Il y avait les mains de sa mère, très douces, les mains de sa tante, un peu plus grandes, un peu moins adroites, celles de Martha, très petites, souvent poisseuses, et les mains grandes et fortes, très dures, de son père, qui en ce moment même la tenaient serrée et ne voulaient pas la lâcher.

Avec ses mains à elle, Helen explorait le monde. Ses mains lui servaient d'yeux et d'oreilles. La petite fille, privée du sens de l'ouïe et de la vue, avait développé d'une façon extraordinaire son sens du toucher, ainsi que ceux de

l'odorat et du goût. Elle reconnaissait les « ils » de loin à leur parfum ; de près, elle savait reconnaître leurs vêtements, « voir » s'il y avait quelque chose de nouveau. Elle savait trouver les premières violettes dans l'herbe ; elle connaissait la couverture de Belle, son setter. Elle savait qu'il ne fallait pas serrer trop fort la coquille lisse et chaude des œufs car il s'en échapperait une matière visqueuse qu'elle ne pouvait retenir dans ses doigts.

Ses petites mains avides, curieuses, sans cesse en mouvement, étaient déjà l'outil de sa pensée. Longuement, inlassablement, elle caressait le visage de sa mère, elle suivait du doigt le contour du nez, de la bouche. Elle ne s'étonnait pas de sentir quelquefois les joues de sa mère mouillées de larmes. Elle aussi, lorsqu'elle était malheureuse, elle avait les joues mouillées. Mais elle s'étonnait de sentir très souvent la bouche remuer. Elle essayait elle aussi de faire bouger ses lèvres. Pourquoi, pourquoi les « ils » faisaient-ils cela ? Était-ce un jeu ? Pourquoi n'y jouaient-ils pas avec elle ?

À mesure qu'elle grandissait, Helen souffrait de plus en plus de son isolement. Les mains de sa mère qui lui caressait les cheveux, ses lèvres qui l'embrassaient, ses bras qui la câlinaient lui étaient toujours indispensables mais ne lui suffisaient plus. Il lui venait des rages terribles parce qu'elle ne savait pas se poser à elle-même les questions auxquelles elle aurait tant aimé qu'on lui répondît.

« Je voudrais comprendre, je voudrais parler, voir, entendre », hurlait la pauvre prisonnière à l'intérieur d'elle-même. Elle ne réussissait qu'à pousser des sons inarticulés qu'elle n'entendait pas.

Au bout d'un certain temps, épuisée par sa révolte et son désespoir, Helen s'endormait. C'est ce qui arriva encore cette fois-là. Son père et sa mère la mirent au lit, puis retournèrent au salon.

– Il n’y a rien à faire, dit le père. Nous sommes complètement désarmés, incapables de lui apprendre quoi que ce soit.

– Je sais, reconnut la mère. Nous sommes trop faibles avec elle. Elle n’en fait qu’à sa tête.

– Comment pourrions-nous la punir ? reprit le père. Nous ne pouvons pas lui faire comprendre pourquoi on la punit.

La mère secoua la tête :

– Nous devrions écrire à Boston, à ce professeur dont nous a parlé le Dr Bell.

Quelques mois plus tôt, les parents d’Helen, qui habitaient dans l’Alabama à Tuscumbia, avaient emmené la petite fille chez un célèbre médecin de Baltimore spécialiste des yeux. Il n’avait rien pu faire pour elle, mais avait suggéré qu’on la fit examiner par le Dr Alexander Graham Belle, à Washington.

– Peut-être le Dr Bell pourra-t-il faire quelque chose pour guérir de la surdité d’Helen, avait dit l’ophtalmologiste. Le Dr Belle est un remarquable savant. C’est en essayant de mettre au point un appareil pour redonner une certaine acuité auditive aux enfants sourds qu’il a inventé le téléphone.

Les Keller étaient allés avec Helen chez le Dr Bell. Il avait examiné la petite fille, puis l’avait gardée longtemps sur ses genoux. Il la regardait jouer avec sa montre.

– Je ne peux rien faire pour elle, avait-il dit tristement. Mais essayez d’aller voir à Boston le professeur Michael Anagnos, qui dirige une école pour les enfants aveugles : l’Institution Perkins. Il y a, dans son école, une femme, Laura Bridgman, qui est sourde-muette et aveugle comme votre enfant. Il

paraît que Michael Anagnos a trouvé le moyen de lui parler : en frappant avec ses doigts dans la paume de la jeune femme, il lui épelle les mots. Ce qu'Anagnos a pu faire pour Laura Bridgman, il pourra peut-être le faire aussi pour Helen.

Le capitaine Keller avait refusé de voir Anagnos. « Si lui non plus ne peut rien, se disait-il, comment ma femme supportera-t-elle un nouvel échec ? » Ce soir-là il lut cependant une telle supplication dans les yeux de la mère d'Helen qu'il se décida brusquement :

– Très bien, nous allons essayer. Demain j'écrirai au Dr Anagnos.

CHAPITRE II

L'ÉTRANGÈRE

Le 3 mars 1887 devait marquer une étape décisive dans la vie d'Helen Keller, mais la petite fille n'en savait rien.

Six mois avaient passé depuis le jour où, dans un accès de jalousie furieuse, elle avait poussé sa sœur hors de son berceau. Fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa femme, le capitaine Keller avait écrit au Dr Anagnos. Celui-ci avait répondu que l'on pouvait certainement essayer avec Helen les méthodes qu'il avait expérimentées et mises au point avec Laura Brigman. Cette méthode devait être enseignée par des spécialistes qu'il avait formés lui-même. C'est pourquoi, ce 3 mars 1887, Miss Ann Sullivan, qui avait juste vingt ans et qui venait de terminer ses études, arrivait de Boston pour s'installer chez les Keller et devenir l'institutrice d'Helen.

Helen ignorait tout de l'arrivée de Miss Sullivan. Comment aurait-on pu l'en avertir ? Depuis quelques jours pourtant, elle était inquiète, nerveuse, agitée, elle sentait très bien qu'il y avait dans l'air quelque chose d'inhabituel.

L'une des chambres du haut, dont la porte était toujours fermée, avait été ouverte et aérée. L'odeur un peu froide et moisie avait fait place à la bonne odeur du jardin. La mère de Martha Washington avait balayé la poussière – Helen sentait très bien sous ses pieds les vibrations du plancher – et secoué le chiffon qui faisait éternuer lorsqu'on s'en approchait de trop près. On avait mis des draps propres au lit, des draps lisses, frais, avec leur pliure bien nette. Sur le porte-serviette, il y avait du linge de toilette, des serviettes à la fois douces et un peu grumeleuses qui sentaient bon.

Dans la cuisine aussi flottaient des odeurs délicieuses. La mère de Martha était en train de faire un gros gâteau. Elle laissa Helen lécher la casserole où il restait encore un peu de sucre glacé.

Toutes les bonnes odeurs, tous les parfums, toutes les petites gâteries ne réussissaient qu'à rendre Helen de plus en plus inquiète et malheureuse. Tout ce qu'elle ne comprenait pas, qui l'intriguait, lui donnait une envie forcenée de poser des questions. Elle restait calme lorsqu'elle vivait dans la routine, que rien ne venait la surprendre ou déranger ses habitudes, lorsqu'elle pouvait reconnaître au toucher le tissu familier des robes de sa mère ; mais dès qu'elle sentait « du nouveau », une foule de questions se pressaient dans sa tête et lui donnaient une angoisse continuelle. Elle était alors nerveuse, maussade, et désagréable.

Elle suivit sa mère sous le porche et s'agrippa solidement à son manteau. Mme Keller était prête à partir pour aller chercher Ann Sullivan à la gare. Helen n'en savait rien, mais elle avait touché le manteau et le chapeau de sa mère. « Touché » c'est-à-dire « vu ». Elle savait parfaitement ce que cela signifiait : sa mère allait partir et elle voulait aller avec elle.

Le père d'Helen arriva à son tour. Brusquement, Helen se raidit. Elle savait qu'on était en train d'amener la voiture et les chevaux. Elle avait senti le pavé vibrer imperceptiblement sous le martèlement encore lointain des sabots. Elle se cramponna encore plus fort au manteau de sa mère, mais les grandes mains de son père la tirèrent en arrière. Sanglotant, avec ses petits grognements habituels, Helen se dégagea et partit en courant à la poursuite de la voiture. Son père la rattrapa et lui donna des pastilles de menthe. Helen les fourra dans sa bouche, mais cela ne suffit pas à la consoler. Lentement, elle revint à la maison et elle attendit. Son petit visage était sale et ruisselant de

larmes, ses cheveux en broussailles. Sa mère, qui ne voulait jamais la contrarier, la coiffait le plus rarement possible. Pourtant, Helen était jolie.

Au bout d'un temps qui lui parut très long et pendant lequel elle remâcha son chagrin, agitant dans sa tête tout un monde de pensées confuses, Helen sentit de nouveau le pavé vibrer légèrement. C'était la voiture qui revenait.

Quelqu'un s'approcha d'Helen, près, tout près. Helen se précipita en avant en grognant... et se retrouva dans des bras inconnus. Le « quelqu'un » qui venait d'arriver était de la taille de sa mère et portait une robe et un manteau. Elle ne sentait pas bon comme sa mère. Il émanait d'elle une odeur qu'Helen reconnaissait : celle du train qui l'avait emmenée à Baltimore pour voir le médecin des yeux, une odeur de charbon.

– Miss Sullivan, vous êtes la bienvenue dans cette maison, disait M. Keller. Nous sommes si heureux que vous veniez vous occuper de notre petite fille...

Helen ne l'entendait naturellement pas. Si elle avait su tous les mots, toutes les phrases qui lui manquaient, elle aurait appelé la nouvelle venue : « l'Étrangère ». Pendant un temps qui allait leur sembler très long à toutes les deux, Ann n'allait être pour Helen que « l'Étrangère ».

La petite fille sentit à terre un sac de voyage contre sa jambe. Voilà qui était intéressant : il y avait quelquefois des bonbons dans ces sacs-là. Très adroitement, Helen commença à fouiller et à sortir les affaires de l'Étrangère. Ann essaya de lui enlever le sac avec douceur. Helen se jeta sur elle avec une telle force et une telle sauvagerie, qu'elles seraient tombées toutes les deux si le capitaine Keller ne les avait pas retenues.

La curiosité d'Helen était encore plus vive que sa colère. Cette curiosité était déjà le signe de sa très grande intelligence. Elle suivit donc l'Étrangère dans sa chambre. L'Étrangère ouvrit son sac de voyage, tout en s'efforçant de pousser les mains sales d'Helen, ses mains qui voulaient « voir ». Elle sortit d'un sac une poupée et la mit dans les bras d'Helen. Aussitôt l'enfant commença à palper la poupée, à découvrir son visage, ses bras, ses jambes, avec une excitation et un plaisir manifestes. Enfin elle la câlina, comme le font toutes les petites filles, en la berçant doucement contre sa joue.

L'Étrangère prit Helen par la main et la conduisit jusqu'à une table. Elle y posa la main de l'enfant, paume en l'air. Lentement, elle remua ses doigts, dans la petite main grande ouverte.

Elle répéta les mêmes mouvements à plusieurs reprises, tandis qu'Helen attendait, intriguée par ce nouveau jeu. Puis elle prit les doigts de l'enfant et lui fit faire les mêmes mouvements, recommençant plusieurs fois à épeler le mot : « p-o-u-p-é-e, p-o-u-p-é-e, p-o-u-p-é-e ». Helen s'amusait beaucoup. Elle essaya d'imiter Ann, sans grand succès pour commencer, puis tout à fait bien.

L'Étrangère enleva alors la poupée à Helen. Elle était prête à la lui rendre, dès lors que l'enfant la lui réclamerait, c'est-à-dire lui épellerait avec les doigts le mot « poupée ».

Mais Helen ne comprit pas. Elle ne faisait aucun rapprochement entre le jeu amusant qui consistait à agiter les doigts dans la main de l'Étrangère et la poupée qu'on venait de lui enlever. Elle ne savait pas « demander ». Elle savait prendre et grogner ou se rouler par terre si on lui enlevait ce qu'elle aimait.

Elle se précipita avec sa sauvagerie coutumière sur l'Étrangère et chercha à tâtons à retrouver la poupée. Comme elle ne pouvait décidément pas l'attraper, elle courut vers la porte, les bras en avant, et s'enfuit.

L'Étrangère ne chercha pas à la retenir. Elle commença à ranger ses affaires. Helen ne savait pas qu'elle venait de prendre sa première leçon, mais l'Étrangère, elle, avait parfaitement vu que l'enfant était capable d'apprendre. « Je sais que tu le peux et je ferai tout pour te sortir de ta nuit », se disait Ann Sullivan.

CHAPITRE III

UN COMBAT DÉCISIF

L'étrangère l'avait tout de suite compris : la première chose à apprendre à Helen, c'était l'obéissance .M. et Mme Keller n'avaient jamais osé gronder vraiment l'enfant ; et même s'ils l'avaient voulu, ils auraient été bien incapables de le faire, puisqu'ils n'avaient aucun moyen de lui « parler ». On a vu que tout ce qu'avait imaginé son père, lorsqu'elle se mettait dans une de ses terribles colères, c'était de lui donner des bonbons.

« À nous deux, ma jeune amie ! se dit l'Étrangère. Tu es têtue, je le suis aussi. »

La première bataille – elle fut mémorable – eut lieu au petit déjeuner, quelques jours après l'arrivée d'Ann Sullivan.

Helen se tenait très mal. Elle ne savait pas se servir d'une cuiller et elle refusait de rester assise à sa place. Elle courait autour de la table et chipait des morceaux dans l'assiette de son père, de sa mère, ou des invités, s'il y en avait. Son odorat, exceptionnellement développé, la guidait et elle prenait tout ce qui sentait bon.

Quand elle était petite, tout le monde s'attendrissait sur cette petite fille si jolie et si malheureuse. On la laissait faire et l'on jouait avec elle comme avec un petit chien. Quand elle attrapait un morceau dans une assiette, les invités se contentaient de lui caresser distraitemment la tête.

Ce matin-là, Helen plongea brusquement dans l'assiette de l'Étrangère pour prendre des œufs brouillés à pleine main. L'Étrangère repoussa la petite main poisseuse. Quand Helen voulut recommencer, elle reçut une tape.

Helen, folle de colère, se roula par terre en hurlant.

Sous le regard horrifié de M. et de Mme Keller, l'Étrangère releva l'enfant, la secoua par les épaules et l'assit sur sa chaise. Helen se tortillait, lançait des coups de pied, mais l'Étrangère tenait bon.

– Ne vous inquiétez pas... mais je vous en supplie, laissez-moi faire, c'est une simple colère, il ne faut pas céder, dit l'Étrangère qui avait remarqué une expression de panique sur le visage des parents.

Enfin elle arriva à mettre une cuiller dans la main d'Helen. Tout en la maintenant fermement, elle apprit à l'enfant à prendre un peu d'œufs brouillés. Puis elle essaya de guider la cuiller jusqu'à la bouche d'Helen, mais Helen repoussa sa main et jeta la cuiller à terre.

L'Étrangère fit descendre Helen de sa chaise, lui tint solidement la main, l'amena jusqu'à la cuiller et la força à la ramasser. Puis elle la rassit de force sur la chaise.

Helen se mit à pleurer. Elle ne comprenait pas pourquoi on la traitait si durement. Elle ne pouvait pas comprendre que, pour la première fois, on la traitait comme un être humain et non comme un petit animal pitoyable.

Le capitaine Keller lança sa serviette sur la table et se leva :

– Je ne veux pas voir cela, dit-il, et il quitta la pièce.

Sa femme le suivit.

L'Étrangère alla fermer la porte à clef derrière eux. Puis elle retourna à son petit déjeuner et se força à manger calmement bien qu'elle n'en eût guère envie.

« Il fallait bien livrer bataille, se dit-elle. Autant que cela soit fait. »

Helen se mit à la pincer. L'Étrangère lui donna une gifle.

Helen se laissa glisser et fit à tâtons le tour de la table. Il n'y avait personne à la place de sa mère, personne à la place de son père. Intriguée par cette situation si insolite, Helen retourna vers L'Étrangère. Elle n'essaya plus d'attraper quelque chose dans l'assiette. Plaçant sa main sur la main d'Ann, elle en suivit le mouvement, les allées et venues de la bouche à l'assiette.

De nouveau, l'Étrangère mit la cuiller dans la main d'Helen et la guida vers la bouche. Cette fois, Helen se laissa faire, et comme elle avait grand-faim termina son petit-déjeuner sans colère.

Dès qu'elle eut fini, Helen arracha la serviette qu'on lui avait nouée autour du cou et la jeta à terre. Elle sauta de sa chaise et courut vers la porte. Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas l'ouvrir, elle fut de nouveau saisie d'une rage terrible et se mit à tambouriner la porte de ses deux poings fermés. L'Étrangère se précipita sur elle, ne lui ouvrit pas, la ramena près de la table et l'obligea à ramasser sa serviette. Elle voulut lui montrer comment s'y prendre pour la plier, mais Helen lança encore une fois sa serviette et se roula elle-même par terre en donnant ses habituels coups de pied dans tous les sens.

L'Étrangère, au lieu de la relever, fit comme si Helen n'était pas là et termina son petit déjeuner.

Helen ne comprenait pas. Elle ne comprenait pas comment ses scènes, généralement si efficaces, ne faisaient pas plus d'effet sur l'Étrangère. Elle essaya bien de tirer la chaise et de faire tomber Ann, mais elle n'y arriva pas. Elle se mit à pleurer de désespoir et de découragement. Pourquoi tout allait-il

si mal ce matin ? Les pensées informulées qui se pressaient dans sa tête auraient pu très clairement se résumer ainsi : « Je vous hais ! »

Ann aussi était bouleversée. Cette première leçon n'était tout au plus qu'une séance de dressage.

Avant de transformer Helen en être humain, elle allait être obligée d'en faire d'abord « un animal civilisé », et on était loin du compte.

La matinée s'écoula lentement. Plusieurs fois, Helen courut vers la porte, la trouva naturellement toujours fermée, recommença son éternelle comédie, cris, coups de pied, etc.

« J'attendrai que tu tombes d'épuisement », se dit l'Étrangère en soupirant.

Elle essaya pourtant, à plusieurs reprises, d'obliger Helen à ramasser sa serviette. Mais il n'y avait rien à faire. Helen la repoussait toujours.

M. Keller, hors de lui, partit pour son bureau en criant : « J'ai bien envie de renvoyer cette Yankee à Boston ! » La mère d'Helen s'enferma au premier étage, dans la chambre la plus éloignée de la salle à manger, pour ne plus rien entendre. La bonne commençait à se demander si elle pourrait jamais entrer débarrasser le couvert du petit déjeuner...

Vaincue enfin par la fatigue, Helen resta allongée par terre, la tête cachée dans ses bras repliés.

L'Étrangère se pencha doucement vers elle et lui caressa les cheveux. Une fois encore, elle lui prit la main, la referma doucement sur la serviette, releva l'enfant et la conduisit à table.

Sans se débattre, Helen laissa l'Étrangère la guider. Avec son aide, elle plia sa serviette et la posa sur la table. Alors, enfin, l'Étrangère conduisit Helen vers la porte et l'ouvrit toute grande.

Ce fut une petite fille très calme qui descendit pour jouer dans le jardin.

Ann monta l'escalier et rencontra Mme Keller sur le palier.

– Elle a mangé son petit déjeuner et plié sa serviette, dit-elle, mais sa voix n'avait aucun accent de triomphe après cette première victoire.

Lorsqu'elle fut dans sa chambre, Ann se jeta sur son lit et se mit à pleurer.